

Révolte contre l'effacement et sur-vie à l'ère de l'hypertechnologie dans Notre vie dans les forêts de Marie Darrieussecq

Carine Fréville

Number 115, Winter 2020

Précisions sur les sciences dans l'oeuvre de Marie Darrieussecq

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1067886ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1067886ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)

2562-8704 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fréville, C. (2020). Révolte contre l'effacement et sur-vie à l'ère de l'hypertechnologie dans Notre vie dans les forêts de Marie Darrieussecq. *Dalhousie French Studies*, (115), 89–105. <https://doi.org/10.7202/1067886ar>

Article abstract

Through the narrative of Viviane, the narrator of her latest novel, *Notre vie dans les forêts*, Marie Darrieussecq depicts a chilling dystopic world, whilst triggering a reflexion on cloning and the exponential pervasiveness of new technologies in our lives. This article aims to analyse and put into question the various practices of revolt and resistance given to us by Viviane's testimonial narrative. Firstly, with the forest as sole alternative space to hypertechnology and hypersurveillance; then, with Viviane's revolt and her attempt at establishing an alternative figuration ; before concluding with the exploration of her writing as a manipulation of language and practice of poethic resistant creation.

Révolte contre l'effacement et *sur-vie* à l'ère de l'hypertechnologie dans *Notre vie dans les forêts* de Marie Darrieussecq

Carine Fréville

Le dernier roman en date de Marie Darrieussecq, *Notre vie dans les forêts* (2017), dévoile un monde dystopique, c'est-à-dire à la fois cauchemardesque et plausible. Roman science-fictionnel, roman d'horreur, ou roman d'anticipation ? Viviane, la narratrice, nous décrit-elle notre monde futur ? Son récit est fait de morceaux plus ou moins liés entre eux car, comme elle ne cesse de le répéter, il est écrit dans l'urgence : sa mort est proche. Ce n'est pas uniquement le récit de cette dernière qui est morcelé : son corps et son identité le sont également. C'est sur cette révélation qu'elle n'a pas simplement été clonée, mais qu'elle est elle-même un clone, que joue le suspens narratif. Elle n'est plus *un(e)*, plus *une et indivisible* – ne l'a en réalité jamais été – mais est une copie, « une moitié » parmi d'autres : un (non)soi (puisque'il est aussi autre), (dé)multiplié et divisé. Les « moitiés » ne sont ainsi « que des corps démembrés : un puzzle d'organes dissociables, en sursis », « que des containers » (97–8) ; des pièces détachées, des parties d'un puzzle démonté et remonté ailleurs.

Car la vision réduite et fractionnée de Viviane est la suite de divisions autant physiques que psychiques : parce que des organes lui ont été prélevés (poumon, rein, œil), mais aussi parce que le clonage a fait voler en éclats l'idée même qu'elle se faisait de sa personne. Tout est donc à refaire, à recomposer, alors que le temps presse. Cela passe primordialement par l'auto-attribution d'un nouveau nom, symbolique, pour se démarquer : Viviane – du latin *vivere*, « vivre ». Cette mise en récit de soi devient une création permettant de *rassembler*, de *se* rassembler, pour éviter d'uniquement *ressembler*. Témoignage à la fois pour la postérité et pour l'antériorité, Viviane, une psychothérapeute avec une forte tendance à « jacasser » (21), apprend à se taire pour écouter, à enfin parler pour *ne plus* se taire. Le ton est donné dès l'incipit du roman : « J'ai ouvert l'œil et boum, tout m'est apparu. C'était limpide » (9). Il est bien question à la fois d'un réveil et d'un éveil : se tirer du sommeil – en tant que se sortir d'un état d'obéissance aveugle, ou, dans le cas des clones endormis, d'un réveil d'abord purement physique face à l'endormissement forcé – et la nécessité d'un éveil de la conscience.

Au milieu de ces attentats, de ces disparitions, de cette surveillance généralisée et continue que Viviane nous décrit, l'autoritarisme qui régit le monde de *Notre vie* n'est jamais explicité ; mais c'est bien la peur, une angoisse sourde, qui infusent tout le texte. Dans son portrait critique de l'avènement de l'hypertechnologie, reste finalement le choix de se soumettre à cet ordre, ou de le fuir. Au sein d'une réflexion sur le clonage et l'omniprésence exponentielle des nouvelles technologies, cet article vise à interroger les diverses pratiques de révolte et de résistance que nous donne à lire *Notre vie*. Tout d'abord, avec la fuite dans la forêt, espace qui se présente comme seule alternative à cette hypertechnologie et à cette hypersurveillance terrorisantes. Puis, pour Viviane, sa révolte contre l'effacement et sa double prise de conscience du trouble entre soi et autre, entre organique et mécanique, et sa tentative d'établir une *figuration* alternative, qui ne serait ni humaniste, ni *posthumaine*, mais, *tout simplement, humaine*, c'est-à-dire un retour à ce qui fait de nous des êtres humains. S'en suit la réévaluation de sa propre subjectivité par le biais de l'écriture, dont le but explicite est de ne plus *supporter* mais bien de *se révolter*. Une écriture qui, nous le verrons, s'affiche également et surtout comme une manipulation de la langue en tant que pratique de création *poétique* résistante, et ce dans une forme de *sur-vie* au sens derridien du terme.

L'espace de la forêt, « une sorte d'envers du monde » (14) à l'ère du *posthumain*

L'urgence et la pénibilité de l'écriture, les changements physiques de la narratrice et le monde en devenir effrayant de *Notre vie* ne sont bien évidemment pas sans rappeler *Truismes* (1996), la première œuvre de Marie Darrieussecq, publiée il y a maintenant un peu plus de vingt ans. Ce qui rapproche également ces deux œuvres est l'espace de la forêt. Le récit de la narratrice de *Truismes* se termine dans la forêt, tandis que celui de *Notre vie* y débute. Sur cette similitude, qui lui a été révélée de prime abord par son éditeur, l'auteur a noté que la forêt jouait en effet le rôle de « refuge contre le regard, contre la surveillance » (Darrieussecq et Schuin) pour les deux narratrices¹.

Pour Viviane, la canopée agit comme barrière naturelle contre la surveillance technologique des drones. Il est question de disparaître :

Je ne crois pas que j'ai à expliquer les précautions élémentaires que nous prenons, elles sont évidentes : brouillage de nos données, de nos identités, etc. L'organisation de notre disparition. La disparition, celle qu'ils ne décident pas, c'est ce qui les contrarie le plus. Nous avons tous disparu. Sauf qu'ils savent que nous sommes là, dans une sorte d'envers du monde. (14)

Thème récurrent chez Marie Darrieussecq que celui de la disparition, de l'*absence-présence*, mais ici, le contexte est tout autre que celui de la perte², puisqu'il est question de la disparition de la connectivité des êtres (et non des êtres eux-mêmes) en tant que *corps-interfaces* connectés à un réseau globalisé liberticide. L'opacité de la forêt provient de sa couverture ombrageuse, et c'est aussi elle qui, de façon en apparence contradictoire, permet de voir : ne pas être vu (par les drones) pour enfin *voir* la réalité de sa situation et de son environnement³. Malgré les dangers encourus, la forêt s'offre aux « résistants » comme *lieu sûr*⁴, avec les implications que cela sous-entend d'un point de vue psychologique en tant que refuge mental, le *lieu sûr* faisant partie du protocole EMDR (*Eye Movement Desensitization and Reprocessing*) mis en place par la thérapeute comportementale Francine Shapiro, une des techniques utilisées par Viviane dans son travail de psychotérapeute (42)⁵. Dans sa fuite, c'est vers une forêt bien réelle qu'elle s'est donc – pourrions-nous dire – *tout naturellement* dirigée.

La forêt n'est pas tant un lieu géographique qu'un lieu imaginaire, source de multiples possibilités fantasmatiques. Dans *Notre vie*, cet imaginaire se pare à la fois d'angoisses ancestrales et d'angoisses tout à fait modernes, du fait du développement des sciences et des nouvelles technologies, en particulier par rapport au possible avènement des robots, prenant le dessus sur les humains. La forêt y est décrite comme étant devenue « une sorte

1 Pour une étude comparative approfondie de *Notre vie* et de *Truismes*, voir l'article de Stephanie Posthumus, ainsi que ceux de Sonja Stojanovic et de Benjamin Dalton, dans le présent volume.

2 Comme c'était le cas par exemple dans *Naissance des fantômes* (1998), *Le Pays* (2005) ou encore *Tom est mort* (2007). Sur la perte et l'absence dans les œuvres de Marie Darrieussecq, voir par exemple : Shirley Jordan, « Saying the Unsayable: Identities in Crisis in the Early Novels of Marie Darrieussecq » ; Kathryn Robson, « Virtual Reality : The Subject of Loss in Marie Darrieussecq's *Naissance des fantômes* and Régine Detambel's *La Chambre d'écho* » et « Psychic Plagiarism : The Death of a Child in Marie Darrieussecq's *Tom est mort* and Camille Laurens's *Philippe* » ; ou encore Colette Trout « From *Le Bébè* to *Tom est mort* : Writing the Unspeakable Terror of Motherhood ».

3 Alors qu'on parle, dans le cas de la cataracte, d'opacité en ce qui concerne le cristallin. Et qu'*a contrario*, être vu entraînerait l'incapacité de voir, la surveillance constante enfermant les individus dans un monde de soumission à l'ordre et provoquant leur ignorance (ou leur acceptation passive) quant à leur devenir.

4 De façon intéressante, le *lieu sûr* de Marie Darrieussecq est un bois (Darrieussecq et Schuin). De la même manière, le *lieu sûr* du « cliqueur » de *Notre vie* est « une clairière de son enfance » dans « un restant de bois en bas de chez lui » (46).

5 En français, *désensibilisation* et *reprogrammation par mouvement des yeux*. Citons les premier et dernier ouvrages en date de Francine Shapiro : *Eye Movement Desensitization and Reprocessing : Basic Principles, Protocols, and Procedures* et *Getting Past Your Past : Take Control of Your Life with Self-Help Techniques from EMDR Therapy*.

d'envers du monde » (14), en opposition totale avec cette société extrêmement contrôlée et connectée dans laquelle vit la narratrice.

Œuvre de post-apocalypse, de posthumanisme, le *post* n'aurait-il pas fini par boucler la boucle avec, dans cette ère de l'hypertechnologie, cette tentative de revenir à un état de *nature*, à un état *primitif*? Un état primitif qui ne serait pas celui de l'aube de l'humanité non plus, puisque les « résistants » de *Notre vie* contemplant de se réfugier sous terre, de « creuser une ville souterraine, alternative, concurrencer la ville connectée » (154), comme seul mode de vie désormais possible pour eux. La narratrice de *Claire dans la forêt* (2004) trouvait finalement sa place dans la marginalité, dans la forêt, à l'image de la narratrice de *Truismes*, qui s'était d'elle-même coupée du monde humain ; ces femmes sont désormais rejointes par Viviane, selon d'autres modalités d'exclusion volontaire, mais toujours comme actes de résistance face à un ordre établi qu'elles rejettent toutes les trois.

Car Marie Darrieussecq nous fait lire des récits de révolte et de résistance. Pour Viviane, il est question d'une rébellion face à un monde hyperconnecté, où tout être devient un rouage de plus dans une machine infernale de production et de consommation, y compris des corps humains. Le sommeil artificiel qui maintient les clones dans un état végétatif (mais qui ici n'a clairement rien à voir avec le monde végétal) est un simulacre de vie, et s'affirme comme outil de production par excellence, signe du contrôle économique d'une société de consommation poussée à l'extrême et réservée à une élite. Dans ces « Centres de repos », où les clones sont enfermés dans une forme de travail forcé pour la vie de cette élite, la « moitié » éveillée se trouve en « *survie* », tandis que l'autre « moitié » endormie est en « *sousvie* ». C'est le sens même d'*être en vie* qui se perd, dans ces hybridations et greffes génétiques et dans ces implants, qui concourent à effacer les limites entre corps humain individualisé et corps de l'autre (voire, ici, des autres), entre humanité et robotique. Humains et robots ont d'ores et déjà commencé à se confondre, tant du point de vue du corps que des émotions⁶, avec notamment ce système de « cliqueurs » dont le but est d'apprendre aux robots les associations mentales et émotionnelles humaines. Les êtres humains œuvrent ainsi à leur propre remplacement, et donc à leur propre disparition. Semble ainsi paraître à l'horizon l'avènement de la *singularité technologique*⁷, où le progrès ne serait plus dû qu'aux avancées technologiques d'intelligences artificielles, qui finiraient par supplanter l'humain. Reste une dernière chance de *vraie* vie, au travers de la fuite, qui s'accompagne en même temps de la libération de ces « moitiés » endormies.

Seul bastion de résistance restant, en tant qu'envers de la cité, la forêt elle-même semble pourtant déjà bel et bien condamnée. Viviane fait coïncider la disparition de la forêt avec la création du premier robot humain : « J'imagine que la dernière forêt aura disparu quand le premier robot humain sera au point. On touche au but. Cinquante ans. Je ne verrai pas ça. Je me délinguerai avant. Je suis contente de ne pas avoir eu d'enfant » (18). Ce « premier robot humain » serait l'annonciateur d'êtres mutants, totalement hybrides ; les frontières entre l'Homme et le robot n'auraient plus de sens. Une réflexion ouvertement *posthumaniste*, loin du modèle humaniste hérité des Lumières de l'hégémonie de l'être humain et d'une *nature* humaine, où se profile le remplacement des êtres humains par des êtres *au-delà* de l'humain, existant *au-delà* des capacités propres à l'humain ; une théorie de l'évolution qui serait à la fois celle de l'amélioration de l'espèce humaine, et de sa disparition.

6 Viviane exprime par exemple cette confusion concernant les médecins du « Centre de repos » : « Les médecins faisaient leur ronde à des horaires aléatoires. Je crois qu'ils étaient humains, mais c'étaient peut-être des robots nouvelle génération. Ils se déplaçaient si doucement dans le dortoir qu'on prétendait par blague qu'ils étaient sur roulement à billes » (84). Sans compter les psychologues qui « étaient peut-être des robots » (66).

7 À propos de la *singularité technologique*, voir l'essai de Vernor Vinge (également auteur de science-fiction), « The Coming Technological Singularity : How to Survive in the Post-Human Era ». Voir également à ce sujet les travaux de Ray Kurzweil : *The Age of Intelligent Machines ; The Age of Spiritual Machines et The Singularity Is Near : When Humans Transcend Biology*.

Foucault nous expliquait déjà dans *Les Mots et les choses* (1966) que l'Homme était une « invention récente », sous « l'effet d'un changement dans les dispositions fondamentales du savoir⁸. L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine » (398). Le fruit de contingences historiques précises, de nouveaux changements historiques pourraient ainsi tout chambouler. Et Foucault de clore son analyse sur cette célèbre image de l'effacement de l'Homme, arguant que

Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIII^e siècle le sol de la pensée classique, – alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable. (398)

Les progrès dans les domaines des connaissances scientifiques et technologiques nouvelles pourraient ainsi être cette reconfiguration des savoirs qui sonnerait le glas de l'humain et procéderait donc à son *effacement*, à l'image peut-être d'une simple donnée informatique... C'est précisément contre cet *effacement* que se battent la narratrice et autres résistants au sein de la forêt, qui se présente ainsi comme espace en négatif de développements technologiques mortifères.

De plus, si comme nous l'énonce Rosi Braidotti dans son essai justement intitulé *The Posthuman*,

the posthuman condition introduces a qualitative shift in our thinking about what exactly is the basic unit of common reference for our species, our polity and our relationship to the other inhabitants of this planet. This issue raises serious questions as to the very structures of our shared identity – as humans – amidst the complexity of contemporary science, politics and international relations. Discourses and representations of the non-human, the inhuman, the anti-human, the inhumane and the posthuman proliferate and overlap in our globalized, technologically mediated societies. (1–2)

Notre propre positionnement critique serait donc à remettre en question, à l'image de Viviane qui en appelle, à la fin de son récit, à une « révolution mentale » à l'image de celle que Copernic nous a léguée (182–83). Le *posthumain* serait ainsi à comprendre en tant que nouvelle subjectivité, comme nouveau positionnement dans un monde globalisé et interconnecté où l'intelligence artificielle a de plus en plus sa place. Reste à savoir si ce positionnement *décalé, décentré*, pourrait conserver ce qu'il reste de l'humain, agir comme révolte contre l'effacement tel que le cherche Viviane, ou si au contraire le corps *posthumain* ne contiendrait rapidement d'humain que le nom, et tendrait vers l'avènement d'une nouvelle subjectivité entièrement numérique⁹.

« **Je est unE autre** »¹⁰

Dessinait les étapes clés de chaque année de sa vie, les psychologues questionnent Viviane sur la représentation de sa naissance, si intrinsèquement liée pour elle à celle de Marie, sa « moitié » :

Est-ce que je tenais vraiment à associer ma naissance à celle de Marie ? Nous n'étions pas des jumelles. Les jumelles, vraies ou fausses, partagent un même

8 Nous faisons volontairement le choix d'écrire « l'Homme » avec une majuscule, afin de pointer l'universalité du terme, dans le sens non pas seulement du masculin, mais de l'être humain.

9 Voir à ce sujet le numéro de la revue *Otrante, Mutations 1 : Corps posthumains*.

10 Pour reprendre le titre d'une communication de Darrieussecq intitulée « Je est unE autre ».

utérus. Apparemment, ce qui est normal quand on en vient à dessiner sa moitié, c'est de la représenter plus petite que soi. Sur mon dessin, Marie et moi, on a exactement la même taille, ce qui est la vérité vraie (Marie comme je l'ai dit est même légèrement plus grande que moi. Plus longue en quelque sorte : d'être restée allongée si longtemps). (67)

C'est bien la question même de l'être qui se pose dans *Notre vie*, autour de cette complexité du *je*, non pas uniquement dédoublé – avec Marie et Viviane – mais démultiplié, possiblement à l'infini¹¹. S'inspirant des travaux de Walter Benjamin sur une reproduction mécanique de l'Art faisant perdre aux œuvres leur singularité et ébranlerait l'idée même d'authenticité, Baudrillard annonçait déjà en 1981 dans *Simulacres et simulation* la disparition du sujet par le clonage, du fait de sa reproductibilité à l'infini : les êtres ne seraient donc plus des sujets mais des *simulacres*, des objets « usinables », dans l'apogée d'une société de consommation capitaliste¹². Il y définissait le clonage comme étant « dans le dernier stade de l'histoire de la modélisation du corps, celui où, réduit à sa formule abstraite et génétique, l'individu est voué à la démultiplication sérielle » (149). Car le code génétique est contenu, inscrit, non pas dans l'individu en tant qu'ensemble, mais dans chaque cellule prise individuellement, ce que développe explicitement Viviane :

Il appartenait à notre époque de vouloir exorciser ce phantasme comme les autres, c'est-à-dire de vouloir le réaliser, le matérialiser en chair et en os et, par un contre-sens total, changer le jeu du double en échange subtil de la mort avec l'Autre en l'éternité du Même.

Les clones. Le clonage. Le bouturage humain à l'infini, chaque cellule d'un organisme individué pouvant redevenir la matrice d'un individu authentique. (144)

Ne plus pouvoir donc distinguer, ne plus pouvoir *faire la différence*, entre le réel et le virtuel, entre le naturel et l'artificiel. Nous serions ainsi dans « le troisième ordre de simulacres » tel que l'avait défini Baudrillard, à l'âge de la post-modernité, dans ce qu'il nomme « les simulacres de simulation », où le modèle prendrait le pas sur le réel¹³. La différence entre la réalité et sa représentation n'est plus : seul demeure le simulacre. Ni fiction, ni réalité, mais une *hyperréalité* : « un réel sans origine ni réalité : hyperréel » (10). Les clones seraient de telles manifestations d'une réalité déformée, transformée, surpassée : la possibilité de la définir, de l'identifier, d'en indiquer l'origine, deviendrait irréalisable. Une *hyperréalité* qui fait aussi penser à la notion de *réalité augmentée*, avec le développement des systèmes de géolocalisation et de la nanotechnologie, où des éléments virtuels se superposent sur le réel, troublant donc, dans notre vie quotidienne, les frontières entre réalité et virtuel.

Interrogé sur les nouvelles structures familiales, Derrida revenait lui aussi sur l'intemporel questionnement de la mimésis, non pas simplement de l'Art, mais de la vie même, en ces termes :

Partout où il y a de la répétition et de la duplication, voire de la ressemblance, il y a du clonage, c'est-à-dire partout dans la 'nature' et dans la 'culture' qui ne va jamais sans clonage. La question ne sera donc jamais celle d'un 'oui ou non' au

11 Sur ces thèmes, voir l'excellente étude de Rebecca Schneider, « Hello Dolly Well Hello Dolly – The Double and its Theatre » (94–114).

12 Voir Walter Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* [*Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit*, 1936]. L'ébranlement ne concernerait pas uniquement l'idée même d'authenticité, mais aussi celle de l'*original* et de la *copie*. Voir à ce sujet l'étude de Maria Aline Salgueiro Seabra Ferreira, « 'The Hell of the Same' : From Plato to Baudrillard » (21–70). Voir également, dans le contexte de *Notre vie*, l'article de Sonja Stojanovic présent dans ce volume, pour une étude portant aussi sur le double et la photographie, autour des travaux de Benjamin et Baudrillard.

13 Voir « La précession des simulacres » dans *Simulacres et simulation* (9–68).

clonage mais celle d'un 'comment' : comment traiter la différence ou la reproduction de l'identique, et d'abord 'qu'est-ce que c'est, la duplication ?'. Peut-on poser la question 'qu'est-ce que c'est ?' sans qu'une duplication virtuelle, et donc sans que quelque clonage, ait déjà rendu ce langage possible ? [...] qu'est-ce qu'une re-production (naturelle ou non, artificielle ou non : donc, qu'est-ce que la nature ?, etc.) ? (Derrida et Roudinesco)

Si toute reproduction est donc clonage, le clonage humain ne peut s'affranchir de ce questionnement autour de la condition humaine moderne possiblement à venir, où il n'y aurait plus d'êtres singuliers, mais une *indistinction* entre les êtres. Avec le clonage, c'est bien la singularité, l'unicité de chaque personne, qui est menacée. Se pose en conséquence la problématique de l'*itérabilité*, c'est-à-dire un questionnement sur le *corps propre*¹⁴.

L'*itérabilité* est non pas la répétition du même, mais bien l'introduction d'une différence, une altération de l'original, qui demeure identifiable ; en somme, un certain *décalage*. Ce rapport entre *corps propre* et *itérabilité* se pose d'autant plus dans *Notre vie* que Viviane apprend – et le lecteur avec elle – qu'elle n'a pas juste été clonée, mais qu'elle est elle-même un clone. On se retrouve ainsi dans l'éternel débat entre l'*inné* et l'*acquis*, entre ce qui nous déterminerait génétiquement (les caractères biologiques et psychologies innés) et l'influence de l'environnement, donc le déterminisme génétique face aux conditions socio-historiques et familiales¹⁵. Sorte de lieu commun, où l'on s'accorderait à dire de nos jours que ce sont bien les effets des deux qui façonnent un individu, dans une relation d'interdépendance. Dans le clonage, le fait d'avoir exactement le même génome, pouvant être reproduit à l'identique et à l'infini, et de surcroît à des temporalités différentes¹⁶, remettrait certes en cause la singularité génétique d'une personne, mais pas son individualité¹⁷. Au-delà de la reproduction génétique à l'identique, c'est dans l'individualité de l'expérience que se joue ce fameux *décalage*, cette *itérabilité*, que donne à lire *Notre vie* – tout en nous faisant questionner bien entendu les conséquences des avancées de la technogénétique dans notre monde¹⁸. Car il est bien question de *vivre*, et d'*expériences* – celle de la vie, mais aussi celle de la mort¹⁹.

Le clonage qui y est décrit va au-delà de la classique interrogation shakespearienne « être ou ne pas être », au-delà d'une méditation sur la vie ou sur la mort, vers une autre interrogation, tout aussi célèbre, celle du « *cogito, ergo sum* » de Descartes, mais version apocalyptique, où le sujet pensant pourrait réellement être séparé du corps. Car Viviane doit quant à elle se penser sans pouvoir affirmer que son corps est véritablement sien. C'est dans ce conflit intérieur que va se révéler sa révolte, et son combat pour la reconnaissance de soi. Car le trouble est introduit par le biais du travail de réflexion sur la conscience qu'elle tente de faire dans un dépassement de l'enveloppe corporelle, puisqu'il semblerait qu'à *conscience propre* ne correspondrait pas forcément *corps propre*. Une confusion qu'exprime clairement Viviane lorsque sa mère (qui s'avère en réalité être une mère porteuse) demande à voir Marie : « elle exigeait de voir son autre fille et qu'est-ce qu'ils usinaient là-dedans. 'C'est ma fille !' elle criait, et je ne savais plus si elle parlait de Marie

14 Sur le clonage, voir Jacques Derrida, *Voyous – Deux essais sur la raison* ainsi que *De quoi demain... : dialogue* [avec Élisabeth Roudinesco].

15 Pour un développement autour du rôle de la sociabilisation dans *Notre vie*, voir l'article de Sonja Stojanovic dans le présent volume.

16 On est ainsi dans une situation différente de la jumeauté.

17 Voir à ce sujet Dan W. Brock « Human Cloning and Our Sense of Self ».

18 Des lois bioéthiques sur le clonage reproductif ont ainsi été votées dans de nombreux pays, ainsi que par l'UNESCO. En France, la loi relative à la bioéthique du 6 août 2004 du code pénal considère ainsi comme « crimes contre l'espèce humaine » l'eugénisme et le clonage reproductif. Voir à ce sujet Bertrand Pulman, « The Issues Involved in Cloning : Sociology and Bioethics ».

19 C'est toute la problématique de l'*embodiment*. Sur le *embodied subject* dans ce contexte en particulier, voir par exemple Rosi Braidotti, *Metamorphoses : Towards a Materialist Theory of Becoming*.

ou de moi. ‘C’est son corps !’ elle criait la pauvre » (76–7). Entre ce que constitue le soi et le non-soi, l’autre et le même, le trouble est partout dans *Notre vie*. De façon intéressante également, Viviane explique en ces termes ne plus se souvenir de sa première rencontre avec Marie : « Mais rien ne me vient. J’imagine que j’étais sidérée, ni plus ni moins » (80) ; l’état de sidération, ce mécanisme de défense où l’individu se *déconnecte* de son propre corps afin de faire face à un état de violence (psychique, physique) insoutenable²⁰. Les limites entre vie et mort, entre être et non-être, entre soi et autre, se brouillent donc – alors même que c’est de ce brouillage des données, de ces affirmations de soi comme être à *part entière*, au-delà des distinctions biologiques (nous devrions même dire génétiques), que se joue l’avenir de l’humain dans cette société à la fois si effrayante et si proche de nous. De l’inquiétante étrangeté à l’inquiétante science, le pas a déjà été franchi...

Le tour de force de *Notre vie* au niveau de la problématique de la conscience et de la subjectivité réside dans la découverte pour Viviane que ce qu’elle appelle sa « moitié » n’est pas son clone, mais qu’elle est elle-même clone, entité dérivée d’un corps originel. Alors qu’on lui répétait sans cesse que sa « moitié » « est une non-personne » (85), c’est donc elle-même qui se retrouve face à ce questionnement existentiel, pour le coup, porté à son comble. Le partage d’une conscience semble d’ailleurs se poser, puisque Viviane affirme être connectée à la conscience de Marie, au point que leurs rêves se mélangent : « Je faisais les cauchemars de Marie » (87) ; ou encore « Mais les rêves de Marie me parlaient. Je les rêvais » (89). S’il est bien entendu envisageable que Viviane s’imagine tout cela, la question de la possible connectivité d’êtres au matériel génétique absolument identique est clairement posée :

Mais Marie était constamment dans un coin de ma tête. Pas dans un coin : elle était le fond d’écran permanent de mes pensées. Elle était là, sommeillant dans mon cerveau. Je la visualisais dans ma matière grise, elle adoptait la forme de mes lobes, greffée dans mes volutes, lovée. Je lui parlais sans cesse. Sans cesse j’étais connectée à elle. Même avec elle, je jacassais. (89)

Pour Viviane, cette connectivité, ce partage de conscience²¹, serait même peut-être ce qui conserverait Marie dans une forme de vie : « cette espèce de flux mental dirigé vers Marie. Parfois je me disais que seuls mes mots adressés à elle, par je ne sais quelle télépathie, la tenaient, non en éveil, mais non-morte dans ses limbes » (89–90). Cet imaginaire de la connectivité des êtres, cette exploration des sciences cognitives, ne sont pas nouveaux chez Darrieussecq : on pensera bien évidemment aux flux de pensée entre les personnages de la famille de *Bref séjour chez les vivants*²². Les êtres considérés comme des interfaces en veille ne peuvent que nous pousser à nous interroger sur cette société hyperconnectée et déjà hypersurveillée qu’est la nôtre, et aux transformations même de l’humain. Ici, l’idée d’une connectivité malgré le souhait d’affirmer son individualité participe du difficile cheminement intellectuel de Viviane sur sa propre condition.

Dans le monde de Viviane, nul besoin d’Aphrodite pour donner vie à la statue que le sculpteur Pygmalion a façonnée dans de l’ivoire. Les avancées génétiques, et surtout l’absence de blocage pour raisons éthiques, permettent aux plus riches de faire fabriquer

20 Ce terme de *sidération* est revenu sur le devant de la scène ces dernières années pour les victimes d’attentats, et plus particulièrement très récemment avec les mouvements #MeToo et #BalanceTonPorc en ce qui concerne les victimes de violences sexuelles. Sur les mécanismes psychologiques et neurobiologiques psychotraumatiques, voir les travaux du Dr Muriel Salmona.

21 Que l’on pourrait à la fois penser en tant que partage d’une seule conscience commune, ou alors comme communication entre deux consciences.

22 Sur l’importance de l’exploration du cerveau dans les œuvres de Darrieussecq, voir l’article de Jordan, « ‘Un grand coup de pied dans le château de cubes’ : Formal Experimentation in Marie Darrieussecq’s *Bref séjour chez les vivants* », ainsi que les travaux de Simon Kemp : « Darrieussecq’s Mind », « The Ghost and the Machine : Minds and Spirits in Darrieussecq », et le chapitre consacré à Darrieussecq dans *Writing the Mind : Representing Consciousness From Proust to the Present*, intitulé « Brain : Marie Darrieussecq » (149–77).

des clones pour avoir un stock d'organes à se greffer. À l'exception, nous dit Viviane, du cerveau : « La greffe du cerveau, c'est leur limite » (180). La possibilité d'une greffe du cerveau viendrait, bien évidemment, s'ajouter à cette liste de questionnements problématiques au sujet de la conscience et des frontières entre la vie et la mort, remettant en cause notre conception même de ces termes²³.

Organique vs. mécanique : le temps de la révolte

Si la greffe de cerveau n'est pas (encore) possible dans le monde de *Notre vie*, d'autres questions bioéthiques se posent quant aux possibles modifications et utilisations du cerveau humain à travers cette technique qu'utilise Viviane dans son travail de psychologue. Cette idée de reconditionner le cerveau, cette *reprogrammation* du cerveau inhérente au protocole EMDR, fait penser à des mises à jour informatiques, et à d'autres développements (dérives ?) possibles de manipulations du cerveau, tels l'effacement des souvenirs pour soigner le stress post-traumatique, la modification de souvenirs ou encore la création de faux-souvenirs²⁴. « L'idée c'est d'ouvrir une fenêtre de tolérance optimale aux charges émotionnelles » (43), nous résume Viviane au sujet du protocole EMDR. Darrieussecq critique la psychothérapie adaptative, qui enjoint l'individu à *supporter* plutôt qu'à se révolter. Elle a ainsi expliqué son point de vue :

Je pense qu'il faut aussi accepter qu'on est dans un monde, par bien des aspects, insupportable, et qu'il ne faut pas s'adapter à ce monde, qu'il faut le refuser, vigoureusement, et la psychanalyse telle que je la conçois, et la thérapie telle que je la conçois, c'est aussi aider la révolte [...]. L'écriture est du côté de la révolte, ça c'est sûr, et pas de l'adaptation. (Darrieussecq et Trapenard s. p.)

Viviane avait elle-même été formée à l'utilisation dans son travail d'une psychothérapie adaptative pour faire *supporter* à ses patients leurs traumatismes ; un autre rouage pour maintenir cette population sous contrôle. S'en suit cette réflexion intéressante qu'elle développe autour du traumatisme et de ses effets :

Mon métier, la façon dont on m'a formée, c'était de rendre possibles pour les gens les traumatismes qu'ils ont vécus. Je ne sais pas le dire autrement. Même le mot traumatisme il faudrait en causer. [...] Le plus difficile à comprendre, à accepter, à *gérer* pour un cerveau humain, c'est l'absence de transition. Pour un robot ça ne pose aucun problème, ils sont même agencés comme ça ; mais pour un humain, [...] le cerveau ne peut pas suivre. Tout simplement. L'avant et l'après ne sont pas connectés. Ça n'a aucun sens. (27-8 ; italique dans l'original)

Les humains se font de plus en plus remplacer par des robots, programmables et non soumis aux besoins primaires (sommeil, nourriture...). Ces robots sont hyperconnectés, à la différence des humains qui, s'ils sont connectés par les nouvelles technologies (et même

23 Une question d'ailleurs d'actualité, puisqu'une équipe de chercheurs en neurosciences de l'Université de Yale a récemment déclaré avoir réussi à garder « en vie » des cerveaux de cochons décapités pendant près de 36 heures. [Voir à ce sujet Antonio Regalado, « Researchers are keeping pig brains alive outside the body »]. Si les cellules de ces cerveaux *ex vivo* ont montré des signes de vie, les chercheurs n'ont pas pu, à ce stade, trouver de signes de conscience éveillée ; des recherches de ce genre entreprises (et surtout permises) pour établir une conscience éveillée *ex vivo* poseraient bien sûr de sérieuses questions bioéthiques. [Voir à ce sujet Nita A. Farahany, Henry T. Greely et al., « The ethics of experimenting with human brain tissue » (2018).] Topos science-fictionnel que cette conscience survivant hors du corps et transférable dans un autre corps, mais que Darrieussecq ne développe pas expressément dans *Notre vie*, Viviane s'arrêtant à cette idée de connectivités mentales entre les êtres. Reste à notre propre imaginaire de prendre le relais...

24 Et c'est ce que l'on nous annonce déjà (pour le moment, sur des rats...) concernant l'effacement des souvenirs. Voir à ce sujet Marine Le Breton, « Effacer des souvenirs, puis les recréer : des scientifiques y sont parvenus chez des rats » ou Anicet Mbida, « Supprimer les souvenirs traumatisants avec un laser ». Sur la création de faux souvenirs, voir par exemple l'étude de Steve Ramirez, Xu Liu, et al., « Creating a False Memory in the Hippocampus ».

par des implants sous-cutanés), demeurent en proie à des changements du fait de leur neuroplasticité. « Notre cerveau est malléable. Bien plus que celui des robots » (43), nous rappelle ainsi Viviane. Le cerveau demeure ici le faiseur et défaiseur de connections non-contrôlés – et non-contrôlables (du moins pas entièrement).

Alors que Viviane explique l'idée répandue que « S'adapter = progrès = améliorer = équilibre = surmonter = satisfaction = bien-être = réussite = liberté » (61), le « cliqueur » aura le rôle de lui ouvrir les yeux – sans mauvais jeu de mots – sur une autre liberté possible. C'est bien cette problématique d'*adaptation* ou de *révolte* qui semble donc définir notre rapport au monde et son évolution (et celle de notre espèce). Cette évolution se joue de façon primordiale par le biais des sciences et des nouvelles technologies. Les avancées rapides en biotechnologie interrogent notre présence au monde, nos rapports à autrui et à nous-mêmes, et ce au point d'être le possible moteur d'une évolution de notre espèce. Ainsi de l'historien Yuval Noah Harari, qui annonce l'évolution rapide de l'espèce humaine, de l'*homo sapiens* à l'*homo deus* : des êtres de plus en plus puissants, dont la longévité ne cesse d'augmenter, possiblement jusqu'à l'immortalité, tels des dieux²⁵. À ceci s'ajouterait une nouvelle religion, le *dataïsme*, avec le pouvoir de la *data* ; ces données collectées par les plus puissants (Google, Facebook et compagnie), qui recueillent plus d'informations que n'importe quel régime dictatorial pourrait en rêver, leur assurant contrôle et pouvoir²⁶ :

In its extreme form, proponents of the Dataist worldview perceive the entire universe as a flow of data, see organisms as little more than biochemical algorithms and believe that humanity's cosmic vocation is to create an all-encompassing data-processing system – and then merge into it. [...] As the global data-processing system becomes all-knowing and all-powerful, so connecting to the system becomes the source of all meaning. [...] Dataists further believe that given enough biometric data and computing power, this all-encompassing system could understand humans much better than we understand ourselves. (Harari, « Big data, Google and the end of free will », s. p.)

On ne sait dans *Notre vie* par « qui » ce foisonnement de données est recueilli, ce qui participe bien évidemment de l'aura inquiétante du texte. Mais la *data* est la base de l'opposition entre domination et soumission, et la révolte de Viviane et des autres « résistants » passe par leurs diverses tentatives de court-circuitage de ce recueil. Alors même qu'ils tentent dans la forêt de faire ressortir l'humanité de leurs « moitiés » par l'apprentissage tout d'abord de la marche et du langage, Viviane pose d'ailleurs la question de l'existence d'un *data humain*²⁷ : « La marche, ensuite. Comme un bébé. Ça allait vite, à croire que leur genre de vie les avait quand même informés d'un certain *data* humain, la marche debout et plus tard, la parole. [...] On creusait leur cambure d'humain, on leur faisait découvrir leur voix » (13).

25 Yuval Noah Harari, *Homo Deus: A Brief History of Tomorrow*. Voir également son ouvrage précédent, *Sapiens: A Brief History of Humankind*.

26 Ce rapport entre pouvoir et *data* a récemment été au cœur d'un scandale à l'échelle mondiale, avec l'analyse et l'utilisation à des fins politiques par Cambridge Analytica des données personnelles de 87 millions d'utilisateurs de Facebook ; Facebook, aux 2 milliards d'utilisateurs, qui a également ouvert en 2015 un centre de recherche sur l'intelligence artificielle, le FAIR (*Facebook Artificial Intelligence Research*), installé à Paris. Si Cambridge Analytica a annoncé avoir mis la clé sous la porte, une nouvelle entreprise, appelée Emerdata, a d'ores et déjà vu le jour, créée... par d'anciens membres de Cambridge Analytica. (Voir à ce sujet l'article de Shona Ghosh, « The power players behind Cambridge Analytica have set up a mysterious new data company »). Un pas vers l'immortalité, vers cet *homo deus*, est peut-être aussi à trouver dans cette PDG d'une entreprise américaine nommée BioViva, cherchant à rallonger l'espérance de vie humaine par la thérapie génique, qui est devenue la « patiente zéro » de son propre programme de recherche, et qui a ainsi annoncé en 2016 que certaines de ses cellules avaient rajeuni de 20 ans... (Voir à ce sujet Victor Garcia, « Une scientifique assure avoir 'rajeuni' de 20 ans grâce à une thérapie génique »).

27 Nous conservons ici l'emploi du terme *data* au masculin, utilisé par Marie Darrieussecq dans *Notre vie*.

Mais ce *data humain* pourrait lui aussi perdre de sa spécificité humaine. Ainsi, selon Harari, l'avancement actuel de certaines sciences (en biométrie et en informatique) pourrait définir l'Homme en tant qu'algorithme ; une pensée mathématique prendrait ainsi le pas sur la pensée humaine : « Once Big Data systems know me better than I know myself, authority will shift from humans to algorithms. Big Data could then empower Big Brother » (Harari, « Big data, Google and the end of free will », s. p.). Ce traitement de données personnelles, associé au futur recueil de données biométriques, permettraient de considérer chaque individu comme un algorithme biochimique, pouvant être contrôlé et manipulé. À quand le *hacking* de cerveaux humains ? Serait-ce la fin de la volonté, de la liberté, du libre-arbitre humains ?

Le monde de *Notre vie* avance clairement dans ce sens. L'ère de l'information y est poussée à l'extrême, avec les données biométriques recueillies par le biais d'implants sous-cutanés et de « blocs » dans le cerveau. De là le métier de « cliqueur » :

Il s'agit d'enseigner aux robots toutes nos associations mentales, pour qu'ils puissent un jour les faire à notre place. [...] On prévoit que ce sera fini d'ici une cinquantaine d'année. Mais d'ici là, le job consiste à rester assis devant son bloc connecté et à associer d'un clic des mots et des images, ou des mots et des sons, ou des sons et des images, ou des couleurs à des émotions, ce genre de choses. On peut même le faire à l'intérieur de sa tête si on a accepté de se faire implanter son bloc. [...] Ça a l'air mécanique, mais ça exige concentration et vitesse. On fait à l'infini ce que sait faire l'esprit humain mais devant quoi patauge un robot. Et qui est quand même très difficile à formaliser. La seule solution c'est de multiplier les liens, clic clic clic, jusqu'à fournir aux robots tout ce à quoi on a pu penser jusque-là, tout ce qu'on a pu sentir, tout ce que l'humanité a pu vivre. (17-8)

Or, le « cliqueur » patient de Viviane a la lourde tâche de créer de telles associations sur des images d'attentats, comme un passage en revue de l'histoire de l'humanité dans toute son horreur – et avec l'écho que l'on sait que ces références à des attentats auront sur le lecteur de 2017²⁸.

Pour Viviane et ceux qui ont choisi cette vie dans la forêt, il est question de ne plus être pris (corps et pensée) dans un flux incessant de données. Ces données qui sont elles-mêmes analysées en continu dans ce régime de surveillance totale qu'elle nous décrit :

On oublie ça : à quel point tous nos gestes sont en réseau et enregistrés et catégorisés, etc. Lus par les robots. Archivés, comparés, répertoriés. Ce geste si banal d'ouvrir sa porte avec sa main, ziiiiiii, en s'identifiant. De payer en franchissant simplement un portique à scan d'iris (et ça marche aussi avec un seul œil). De téléphoner en activant simplement le micro dans son oreille. On oublie tout ça. Quand on disparaît, je me disais, on ne peut plus rien faire. On ne peut plus exister. On est perdu dans l'entremonde. On est pris entre deux lames du temps. Je me disais, il faut cesser d'utiliser son corps comme interface. Mais comment faire ? (145)

Que faire en effet lorsque la *data* se fond avec le corps ? Viviane nous donne à réfléchir sur ces gestes du quotidien, en apparence anodins, mais qui agissent comme liens intermédiaires entre corps humain et surveillance robotisée. Ne plus « utiliser son corps comme interface » nous dit Viviane, c'est-à-dire redéfinir des frontières devenues de plus en plus indistinctes. Récit dans un futur peut-être bien proche, ce quotidien connecté qu'elle nous décrit n'est pas déjà sans rappeler le nôtre : « Je me connectais pendant les séances, ce qui est très mal, et je recevais des informations du monde, des propositions d'achat, de

28 Date de publication de *Notre vie*.

rencontres sexuelles, des jeux, des bons mots, des vidéos d'atrocités ou de chats » (129)²⁹. Dans sa critique de la psychothérapie adaptative et du recueil incessant de *data*, Viviane met au grand jour les moyens de manipulation et de coercition du corps et de l'esprit humains, contre lesquels elle a choisi de se révolter.

Vers une nouvelle *figuration* de l'humain ?

Dans *Truismes*, la narratrice s'exclut également de la société, et sa marginalité s'exprimait dans le trouble introduit par l'absence de frontières stables entre la femme et la truie, entre donc l'humain et l'animal. La narratrice en venait à se sortir d'une structure sociale oppressante, renversant les structures de contrôle, passant, à travers la marginalité de son hybridité, hors des structures d'oppositions binaires (objet/sujet ; nature/culture), passant du statut d'*objet* à celui de *sujet*. La métamorphose servait, dans la mise en visibilité d'un corps monstrueux, à se positionner autrement face aux structures normatives de représentations et de discours codifiant le corps féminin³⁰. Pour continuer dans les jeux de mots langagiers de *Truismes*, la narratrice y était à la fois *autre* (femme) et « *autruie* » (animal).

Dans *Notre vie*, même si la narratrice évoque tout de même la plus grande proportion de clones masculins³¹, sous-entendant, dans le rapport de force riches/pauvres, également une surreprésentation des hommes dans des positions de pouvoirs, il n'est pas tant question d'un positionnement genré que d'une opposition entre humain (et animal) et tout ce qui a trait aux sciences prises dans leur sens le plus étendu (en particulier ici, les travaux génétiques et les développements technologiques). Dans leurs tentatives de repenser les dualismes nature/culture, corps/esprit, humain/machine, le *posthuman* de Braidotti, ou le *cyborg* de Haraway, ce « cybernetic organism, a hybrid of machine and organism » (« Manifesto for Cyborgs » 65), s'affichent tous deux comme figures métaphoriques pour penser les êtres et le monde différemment, dans des structures alternatives de subjectivité, tout en établissant un rapprochement entre les êtres (établir des *connections*). En opposition à l'essentialisme et contre ces binarismes, Braidotti définissait dans *Nomadic Subjects* son concept de *figuration* :

The term *figuration* refers to a style of thought that evokes or expresses ways out of the phallogocentric vision of the subject. A *figuration* is a politically informed account of an alternative subjectivity. I feel a real urgency to elaborate alternative accounts, to learn to think differently about the subject, to invent new frameworks, new images, new modes of thought. (1)

On pourrait en ce sens avancer que Viviane, par sa volonté d'un décentrement du sujet, tente de créer une nouvelle *figuration* de subjectivité, autour de cette idée centrale d'un « politically informed account of an alternative subjectivity ». Mais celle-ci ne tenterait pas de s'affranchir des dualités phallogocentriques, ne serait ni *humaniste* (avec l'humain au centre), ni *posthumaine* (au-delà de l'humain). Elle serait dans une distanciation face aux formes d'hybridations technologiques, et dans laquelle on reviendrait certes à l'humain, mais dans une plus juste conception de sa place dans le monde³². Une *figuration* d'une humanité décentrée qui serait, par ce biais, renouvelée ; une *figuration*, finalement, ni plus ni moins qu'*humaine*.

29 Dans ce monde où les animaux sont « usinés », on relèvera, non sans humour, cette marque quasi pérenne de la côte de popularité des vidéos de chats...

30 Voir par exemple à ce sujet l'article de Lorie Sauble-Otto, « Writing to Exist : Humanity and Survival in Two *fin de siècle* Novels in French (Harpman, Darrieussecq) ».

31 « Je dis 'elles' [les moitiés] mais il y a des hommes et des femmes bien sûr, et même une nette majorité d'hommes » (14).

32 Et ce, pour Viviane (en plus des implants technologiques dans son corps, qu'elle tente de rejeter), malgré le fait qu'elle ait elle-même été clonée.

Comme en écho à Braidotti qui expliquait que « contemporary science and biotechnologies affect the very fibre and structure of the living and have altered dramatically our understanding of what counts as the basic frame of reference for the human today » (*The Posthuman* 40), Viviane tente de réévaluer sa propre position ; mais de façon fondamentale, *Notre vie* pose surtout la question des limites de la reconnaissance. Qu'est-ce qui fait de nous des autres, qu'est-ce qui fait de nous des humains ou pas ? Reste pour l'instant ce cerveau, colonisé par la robotique, certes, mais non clonable, et du moins pour le moment encore en état de pouvoir choisir une alternative : celle de décider de se révolter.

Viviane effectue donc ce retour à l'*humain*, à cette partie fondamentale qu'est le cerveau : « Dézoner le cerveau. Et repérer en soi la source du réseau » (118). Elle nous explique tout au long de son texte la nécessité absolue et urgente de changer la manière dont on se pense, changer la façon dont on se représente. Mais ces limites peuvent-elles encore être rétablies ? Car le cerveau est lui-même déjà en état d'occupation par l'Autre, ici radical, qu'est la technologie de la robotique : « Le boîtier est toujours dans ma tête. Robot comme les autres » (119). Car les questions identitaires que se pose Viviane ne sont pas uniquement sur son *statut* de clone (humain), mais aussi sur cette perte de distinction entre humain et machine. La dichotomie nature/culture (et par extension les sciences et la technologie) devient des plus problématiques, étant donné que le corps humain peut être issu de manipulations génétiques, ou greffé au technologique dans sa chair même. Dans *Notre vie*, « on est dans un monde où le corps lui-même devient la signature technologique numérique de tout un système de consommation et de surveillance » (Darrieussecq et Richeux), a ainsi résumé Marie Darrieussecq.

De surcroît, au sein de cette hypersurveillance, le temps et la mémoire du règne animal (humain inclus) sont en passe d'être surpassés par un temps et une mémoire sans limites, une mémoire que l'on imagine aussi sans défaillance, sans déformations ou oublis, dans une analyse sans faille³³ :

À cette époque-là, nous nous imaginions que personne, personne, n'aurait jamais le temps d'écouter tout ce qui était enregistré chaque jour dans chaque pièce et chaque espace du monde humain, ni de visionner toutes ces images. Ces images, on se disait, elles sont faites pour l'après-coup, pour le pépin, pour identifier victimes et assaillants. C'était sans compter sur l'œil et la mémoire robotiques, sur le temps infini qu'ont les machines, sur leurs infinies capacités de regroupement. (34)

Qu'en est-il de la mémoire animale, humaine, lorsqu'elle devient hybride ? Hybridée, robotisée, donc mécanisée – d'un *devoir* de mémoire à des *mécanismes* (automatiques) de mémoire ? C'est le temps humain lui-même qui se trouve être redéfini, décomposé, superposé. Par son silence qu'il impose dans leurs sessions, le « cliquer » réapprend ainsi à Viviane ce temps humain, celui de la réflexion, ce temps personnel que les robots menacent : « Il m'a appris ce qu'est la durée. [...] Il voulait qu'il ne se passe rien. Une demi-heure c'est long. Assis l'un en face de l'autre. Pas forcément à se regarder, mais à ne rien faire. À laisser couler le temps » (54) ; « On entendait le bruit du temps » (56). Bien plus qu'une crise identitaire, c'est tout ce qui définit l'humain, tant au niveau du corps que de sa mémoire, de son expérience du temps et de l'espace, qui se trouve menacé par les avancées technologiques d'un monde assoiffé de contrôle et d'asservissement. C'est ainsi que le récit de Viviane nous montre cette tentative de réapprentissage de l'*humain* : du

33 Le parallèle est implicite entre le traitement des animaux par les humains et celui que réservent les robots aux humains, une *espèce* en *chassant* une autre. L'histoire de la baleine du zoo (73–4), reclonee tous les quelques mois, est un exemple de rentabilité poussée à l'extrême, du profit, de l'économie de marché à l'échelle du vivant (et de la mort).

temps humain, mais aussi celui du langage, dans une réflexion intimement liée au geste d'écrire.

Poétique contre robots ou l'écriture comme *sur-vie*

Si *Truismes* était « une libération par la pensée » (Darrieussecq et Terrasse 258) et par le langage, les difficultés physiques et matérielles, l'effort mental que demande l'écriture, faisaient se poser la question du devenir de cette liberté chez cette *femme-truie*. Pour Viviane, le recours à l'écriture est le symbole de sa révolte, l'expression d'une résistance symbolisée par ce retour au papier et au crayon. Une fois encore, la question de la portée réelle – autre que symbolique – de cette résistance se pose. Dans *La Domination masculine*, Pierre Bourdieu évoquait « une possibilité de résistance contre l'effet d'imposition symbolique » (28) au sein des structures de domination³⁴. Mais la potentialité de telles formes de résistance reste à clarifier. Il n'est pas réellement question dans *Truismes* de subversion du langage, mais plutôt d'une réappropriation, qui toutefois ne modifie pas les discours dominants. Sans que *Truismes* soit une expérimentation formelle d'un nouveau rapport à la langue, on peut toutefois considérer qu'une certaine subversion peut être amenée par la parodie. Pour Viviane, la fin de son texte semble coïncider avec sa mort proche, et donc avec la fin de sa révolte. Mais son écriture est aussi résistance, dans sa volonté de laisser une trace après sa mort, avec cette idée du passage de la survie à la *sur-vie* au sens derridien du terme : non pas de son corps, mais de son texte, dans un monde qui apparaît à la limite de l'autodestruction. L'acte d'écrire, d'aller au bout de son récit, la fait *tenir*. Son écriture tend ainsi « non pas vers la mort mais vers une *sur-vie* », telle que le concevait Derrida (*Spectres de Marx* 17 ; italique dans l'original). Selon ce dernier, « la vie est survie. Survivre au sens courant veut dire continuer à vivre, mais aussi vivre *après* la mort » (*Apprendre à vivre enfin* 26 ; italique dans l'original). Cette « libération par la pensée » est indubitablement liée chez la *femme-truie* comme chez Viviane à l'écriture du récit de leur expérience dans ces deux narrations rétrospectives. Il s'agirait donc d'une double *venue à la pensée / venue à l'écriture*³⁵, liant ainsi subjectivité et écriture dans la construction de leur être, au cœur d'un trajet de survie et de *sur-vie* passant par l'écriture³⁶.

En écho à Viviane, c'est bien une réflexion sociale et politique de Darrieussecq elle-même qui sous-tend le récit de sa narratrice. Dans notre contexte politique actuel, la question se pose : le progrès est-il, lui, *en marche* ? Et de quel *progrès* parlons-nous ? Et jusqu'où ? « [I]l y a un progrès technologique avéré, mais il n'y a pas de progrès social, et cette fracture-là est très dangereuse » (Darrieussecq et Schuin), a résumé Darrieussecq à ce sujet. Elle s'est exprimée d'ailleurs ainsi sur la rapidité de l'écriture et de la publication de *Notre vie*, alors même qu'elle travaille, difficilement, depuis quatre ans, à écrire sur les « migrants ». Même si *Notre vie* paraît loin des problématiques d'accueil et de rejet des « migrants » dans nos sociétés actuelles, l'auteure a évoqué, par exemple, un parallèle entre les camps de « migrants » retranchés dans les bois, ou dans des non-lieux (comme la *jungle* de Calais) comme des interrogations sur la problématique du destin de ceux à la fois comme nous et différents – « migrants » ou clones :

34 Voir aussi Nora Cottille-Foley, « Métaphores, métamorphoses et retournements symboliques dans *Truismes* de Marie Darrieussecq : mais qui finit à l'abattoir ? ».

35 Pour reprendre le titre de *La Venue à l'écriture* d'Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc (1977).

36 Sur cette double *venue à la pensée / venue à l'écriture*, voir par exemple les études de Ginette Castro et Marie-Lise Paoli (dir.), *Écritures de femmes et autobiographie* ; Chantal Chawaf, *Le Corps et le verbe – La langue en sens inverse* ; Christine Détrez et Anne Simon, *À leur Corps défendant – Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral* ; Béatrice Didier, *L'Écriture-femme* ; Leigh Gilmore, *The Limits of Autobiography – Trauma and Testimony* ; Diana Holmes, *French Women's Writing 1848-1994* ; Shirley Jordan, *Contemporary French Women's Writing – Women's Visions, Women's Voices, Women's Lives* ; ou encore Gill Rye et Michael Worton (dir.), *Women's Writing in Contemporary France – New Writers, New Literatures in the 1990s*.

Ce roman-là [...], ça a été tout d'un coup, toute cette problématique que je maniais dans ma tête, dans mes voyages, dans mon travail, sur ces humains qui sont traités comme des infrahumains, par nous, nous, ceux qu'on appelle encore les occidentaux, cette dystopie terrible, cauchemardesque, ça a été un moyen pour moi de momentanément écrire ce que j'avais à écrire, ce cauchemar-là, ce cauchemar ambulante, ce cauchemar ambiant. Mais j'écrirai sur les migrants, de façon réaliste. (Darrieussecq et Trapenard s. p.)

Ou comment ne pas en venir à devenir complètement *étrangers à nous-mêmes*³⁷... Une réflexion toujours en cours, un cheminement de pensée à suivre donc dans le futur – un futur que nous espérons moins terrifiant que celui décrit dans *Notre vie*³⁸.

Reste donc pour le moment le langage³⁹, l'écriture, le pouvoir de création. Viviane nous explique en effet cette technique que lui avait transmise le « cliqueur » : « Soi-disant que les métaphores font bugger les robots. Il disait aussi que pour perturber un robot, il faut abuser des doubles négations. Du style : 'Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas compris que je ne suis pas un non-être' » (53). Le langage devient pouvoir, explicitement utilisé pour s'affirmer en tant qu'être à part entière, contre ce dépeçage dont Viviane a elle-même été victime. Le maniement de la langue permet ainsi une forme de résistance, de *contournement* :

On utilisait beaucoup de métaphores pour causer malgré les robots. Les robots comprennent littéralement et ça perturbe leurs recoupements [...]. Ils sont nuls en double sens et ils n'ont pas d'humour. Les robots, surtout à l'oral, confondent cou et coup, foie et foi, chœur et cœur, saint et sein, ratte et rate, chatte et chatte... (57)

On en revient à cette idée de décentrement qu'exprime Viviane dans les dernières pages de son cahier : « Ça demande une révolution mentale, vraiment, de ne plus se voir au centre. Au centre de sa propre vision du monde » (182). « [C]hanger de regard sur le monde » (39), voir plus grand, au-delà, tout en se voyant nous-mêmes comme infiniment petits face à l'Univers, face à l'Histoire, mais toujours tout de même en création, en résistance. Ce sont ces retours à ces fondamentaux que nous livre Viviane : la liberté, la poésie, l'écriture de sa main sur le papier. En espérant néanmoins garder toujours une longueur d'avance sur la programmation des robots : « ce qui me plaît beaucoup c'est que la poésie sauvera le monde », annonce ainsi Darrieussecq, « c'est-à-dire si on arrive à parler de façon suffisamment poétique, assez ambiguë, les robots ne nous comprennent pas, enfin pendant un certain temps car ils sont programmables à l'infini » (Darrieussecq et Schuin). À la révolution du langage poétique que préconisait Kristeva⁴⁰ s'ensuivrait une nécessaire révolution poétique – *poétique* – nouvelle génération, comme salut pour tous les êtres ; que ceux-ci soient humains ou animaux. Une véritable expression de *survivance*, c'est-à-dire « la vie au-delà de la vie, la vie plus que la vie. [...] la survie, ce n'est pas simplement

37 Pour reprendre, bien évidemment, le titre de Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes* (1988).

38 Texte qui, à l'heure de la révision finale de cet article, vient tout juste d'être publié, sous le titre *La Mer à l'envers*.

39 Cette capacité à parler, qui serait ce qui nous différencie des autres animaux. Voir à ce sujet *Le Bébé* (2002). Même si les incursions dans des consciences animales que l'on retrouve dans l'œuvre de Darrieussecq donnent à réfléchir sur le fait que les animaux, s'ils *ne parlent pas comme nous*, ont eux aussi un langage, des formes de communications qui leur sont propres. Voir à ce sujet l'article d'Anne Simon, « Marie Darrieussecq ou la plongée dans les 'mondes animaux' », ainsi que l'article de Colette Trout dans le présent volume.

40 Voir Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique* (145).

ce qui reste, c'est la vie la plus intense possible » (Derrida *Apprendre à vivre enfin* 54–5). Le salut de l'humanité se trouverait donc dans la langue, dans le maniement de celle-ci, dans cette complexité qui demeure humaine, celle de la poésie, créativité de l'humain.

University of Kent, Paris School of Arts and Culture

OUVRAGES CITÉS

- Association Mémoire Traumatique et Victimologie*.
 < <https://www.memoiretraumatique.org> >. (Dernière consultation 24 mai 2018). Web.
- Baudrillard, Jean. *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée, 1981. Imprimé.
- Benjamin, Walter. *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Trad. Frédéric Joly. Paris : Payot, [1936] 2013. Imprimé.
- Bourdieu, Pierre. *La Domination masculine*. Paris : Seuil, [1998] 2002. Imprimé.
- Braidotti, Rosi. *Nomadic Subjects : Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*. New York : Columbia U P, 1994. Imprimé.
- . *Metamorphoses : Towards A Materialist Theory of Becoming*. Cambridge : Polity Press, 2002. Imprimé.
- . *The Posthuman*. Cambridge : Polity Press, 2013. Imprimé.
- Brock, Dan W. « Human Cloning and Our Sense of Self ». *Science* 296.5566 (12 avril 2002) : 314–16. Imprimé.
- Castro, Ginette et Marie-Lise Paoli, dir. *Écritures de femmes et autobiographie*. Talence : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2001. Imprimé.
- Chassay, Jean-François et Hélène Machinal, dir. *Mutations I : Corps posthumains*. Otrante 38 (2016). Imprimé.
- Chawaf, Chantal. *Le Corps et le verbe – La langue en sens inverse*. Paris : Presses de la Renaissance, 1992. Imprimé.
- Cixous Hélène, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc. *La Venue à l'écriture*. Paris : UGE 10/18, 1977. Imprimé.
- Cottille-Foley, Nora. « Métaphores, métamorphoses et retournements symboliques dans *Truismes* de Marie Darrieussecq : mais qui finit à l'abattoir ? » *Women in French Studies* 10 (2002) : 188–206. Imprimé.
- Darrieussecq, Marie. *Truismes*. Paris : P.O.L, 1996. Imprimé.
- . *Naissance des fantômes*. Paris : P.O.L, 1998. Imprimé.
- . *Bref séjour chez les vivants*. Paris : P.O.L, 2001. Imprimé.
- . *Le Bébé*. Paris : P.O.L, 2002. Imprimé.
- . *White*. Paris : P.O.L, 2003. Imprimé.
- . *Claire dans la forêt* suivi de *Penthésilée, premier combat*. Paris : Des femmes, 2004. Imprimé.
- . *Le Pays*. Paris : P.O.L, 2005. Imprimé.
- . *Tom est mort*. Paris : P.O.L, 2007. Imprimé.
- . « Je est unE autre ». *Écrire l'histoire d'une vie*. Dir. Annie Olivier. Rome : Edizioni Spartaco, 2007. 105–21.
- . *Notre vie dans les forêts*. Paris : P.O.L, 2017. Imprimé.
- . *La Mer à l'envers*. Paris : P.O.L., 2019. Imprimé.
- Darrieussecq, Marie et Marie Richeux. *Par les temps qui courent*. France Culture. 4 septembre 2017. Radio.
- Darrieussecq, Marie et Anik Schuin. *Versus-lire*. RTS. 6 septembre 2017. Radio.
- Darrieussecq, Marie et Jean-Marc Terrasse. « 'Comment j'écris' – Marie Darrieussecq, entretien avec Jean-Marc Terrasse ». *La Création en acte – Devenir de la critique génétique*. Dir. Paul Gifford et Marion Schmid. Amsterdam : Rodopi, 2007. 253–67. Imprimé.

- Darrieussecq, Marie et Augustin Trapenard. *Boomerang*. France Inter. 6 septembre 2017. Radio.
- Derrida, Jacques. *Spectres de Marx – L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*. Paris : Galilée, 1993. Imprimé.
- . *Voyous – Deux essais sur la raison*. Paris : Galilée, 2003. Imprimé.
- . *Apprendre à vivre enfin – Entretien avec Jean Birnbaum*. Paris : Galilée / Le Monde, 2005. Imprimé.
- Derrida, Jacques et Elisabeth Roudinesco. *De quoi demain... : dialogue*. Paris : Fayard, 2001. Imprimé.
- . « Jacques Derrida revisite la famille » (entretien). *Le Point*. 7 septembre 2001. < <http://www.lepoint.fr/actualites-chroniques/2007-01-19/jacques-derrida-revisite-la-famille/989/0/57009> >. (Dernière consultation 6 février 2018). Web.
- Détréz, Christine et Anne Simon. *À leur Corps défendant – Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*. Paris : Seuil, 2006. Imprimé.
- Didier, Béatrice. *L'Écriture-femme*. Paris : PUF, 1981. Imprimé.
- Farahany, Nita A., Henry T. Greely et al. « The ethics of experimenting with human brain tissue ». *Nature – International Journal of Science* 556 (25 avril 2018) : 429–32. < <https://www.nature.com/articles/d41586-018-04813-x> >. (Dernière consultation 2 mai 2018). Web.
- Ferreira, Maria Aline Salguiero Seabra. « 'The Hell of the Same' : From Plato to Baudrillard ». *I Am the Other : Literary Negotiations of Human Cloning*. Westport : Praeger Publishers, 2005. 21–70. Imprimé.
- Foucault, Michel. *Les Mots et les choses*. Paris : Fayard, 1966. Imprimé.
- Garcia, Victor. « Une scientifique assure avoir 'rajeuni' de 20 ans grâce à une thérapie génique ». *L'Express*. 27 avril 2016. < https://www.lexpress.fr/actualite/sciences/une-scientifique-assure-avoir-rajeuni-de-20-ans-grace-a-une-therapie-genique_1786793.html >. (Dernière consultation 6 avril 2018). Web.
- Glenn Feldman, Leigh. *The Limits of Autobiography – Trauma and Testimony*. Ithaca : Cornell UP, 2001. Imprimé.
- Ghosh, Shona. « The power players behind Cambridge Analytica have set up a mysterious new data company ». *Business Insider*. 21 mars 2018. < <http://www.businessinsider.fr/us/cambridge-analytica-executives-and-mercer-family-launch-emerdata-2018-3> >. (Dernière consultation 9 avril 2018). Web.
- Haraway, Donna. « Manifesto for Cyborgs : Science, Technology, and Socialist Feminism in the 1980s ». *Socialist Review* 80 (1985) : 65–108. Imprimé.
- Harari, Yuval Noah. *Sapiens : A Brief History of Humankind*. London : Harvill Secker, 2014. Imprimé.
- . *Homo Deus : A Brief History of Tomorrow*. London : Harvill Secker, 2016. Imprimé.
- . « Yuval Noah Harari on big data, Google and the end of free will ». *Financial Times*. 26 août 2017. < <https://www.ft.com/content/50bb4830-6a4c-11e6-ae5b-7cc5dd5a28c> >. (Dernière consultation 28 novembre 2017). Web.
- Holmes, Diana. *French Women's Writing 1848-1994*. London : The Athlone Press, 1996. Imprimé.
- Jordan, Shirley. « Saying the Unsayable : Identities in Crisis in the Early Novels of Marie Darrieussecq ». *Women's Writing in Contemporary France – New Writers, New Literatures in the 1990s*. Dir. Gill Rye et Michael Worton. Manchester : Manchester UP, 2002. 142–53. Imprimé.
- . *Contemporary French Women's Writing – Women's Visions, Women's Voices, Women's Lives*. Oxford : Peter Lang, 2004. Imprimé.
- . « 'Un grand coup de pied dans le château de cubes' : Formal Experimentation in Marie Darrieussecq's *Bref séjour chez les vivants* ». *The Modern Language Review* 100.1 (2005) : 51–67. Imprimé.

- Kemp, Simon. « Darrieussecq's Mind ». *French Studies* 62.4 (2008) : 429–41. Imprimé.
- . « The Ghost and the Machine : Minds and Spirits in Darrieussecq ». *Dalhousie French Studies* 98 (2012) : 69–76. Imprimé.
- . « Brain : Marie Darrieussecq ». *Writing the Mind : Representing Consciousness From Proust to the Present*. New York : Routledge, 2017. 149–77. Imprimé.
- Kristeva, Julia. *La Révolution du langage poétique*. Paris : Seuil, 1974. Print.
- . *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard, 1988. Imprimé.
- Kurzweil, Ray. *The Age of Intelligent Machines Cambridge*. Cambridge, Massachusetts : MIT Press, 1990. Imprimé.
- . *The Age of Spiritual Machines*. New York : Viking Books, 1999. Imprimé.
- . *The Singularity Is Near : When Humans Transcend Biology*. New York : Viking Books, 2005. Imprimé.
- Le Breton, Marine. « Effacer des souvenirs, puis les recréer : des scientifiques y sont parvenus chez des rats ». *Huffington Post*. 3 juin 2014.
< http://www.huffingtonpost.fr/2014/06/03/effacer-souvenirs-les-recreer-rats_n_5430268.html >. (Dernière consultation 14 septembre 2017). Web.
- Pulman, Bertrand. « The Issues Involved in Cloning : Sociology and Bioethics ». *Revue française de sociologie* 48 (2007) : 129–56. Imprimé.
- Ramirez, Steve, Xu Liu et al. « Creating a False Memory in the Hippocampus », *Science* 341.6144 (2013) : 387–91. Imprimé.
- Regalado, Antonio. « Researchers are keeping pig brains alive outside the body ». *MIT Technology Review*. 25 avril 2018.
< <https://www.technologyreview.com/s/611007/researchers-are-keeping-pig-brains-alive-outside-the-body> >. (Dernière consultation 2 mai 2018). Web.
- Robson, Kathryn, « Virtual Reality : The Subject of Loss in Marie Darrieussecq's *Naissance des fantômes* and Régine Detambel's *La Chambre d'écho* ». *Australian Journal of French Studies* 41.1 (2004) : 3–15. Imprimé.
- . « Psychic Plagiarism : The Death of a Child in Marie Darrieussecq's *Tom est mort* and Camille Laurens's *Philippe* ». *French Studies* 69.1 (2015) : 46–59. Imprimé.
- Rye, Gill et Michael Worton, dir. *Women's Writing in Contemporary France – New Writers, New Literatures in the 1990s*. Manchester : Manchester U P, 2002. Imprimé.
- Sauble-Otto, Lorie. « Writing to Exist : Humanity and Survival in Two *fin de siècle* Novels in French (Harpman, Darrieussecq) ». *L'Esprit Créateur* 45.1 (2005) : 59–66. Imprimé.
- Schneider, Rebecca. « Hello Dolly Well Hello Dolly – The Double and its Theatre ». *Psychoanalysis and Performance*. Dir. Patrick Campbell et Adrian Kear. London : Routledge, 2001. 94–114. Imprimé.
- Shapiro, Francine. *Eye Movement Desensitization and Reprocessing : Basic Principles, Protocols, and Procedures*. New York : Guildford Press, 2001. Imprimé.
- . *Getting Past Your Past : Take Control of Your Life with Self-Help Techniques from EMDR Therapy*. New York : Rodale, 2012. Imprimé.
- Simon, Anne. « Marie Darrieussecq ou la plongée dans les 'mondes animaux' ». *Dalhousie French Studies* 98 (2012) : 77–87. Imprimé.
- Trout, Colette. « From *Le Bébé* to *Tom est mort* : Writing the Unspeakable Terror of Motherhood ». *Dalhousie French Studies* 98 (2012) : 101–09. Imprimé.
- Vinge, Vernor. « The Coming Technological Singularity: How to Survive in the Post-Human Era ». *Whole Earth* (1993).
< <https://www.frc.ri.cmu.edu/~hpm/book98/com.ch1/vinge.singularity.html> >. (Dernière consultation 22 novembre 2017). Web.